

Ronald Després

MA CARRIÈRE...
...QUE J'AI PRESQUE ÉPOUSÉE!
[1957-1982]



Automne 1982

Au moment où j'écris ces lignes, ma carrière au Bureau fédéral des traductions franchit un cap décisif, qui ne se répétera pas: un quart de siècle, presque jour pour jour. Depuis l'adoption de sa loi constitutive, j'ai vécu intimement la moitié de la trame historique du Bureau, tissée à même le métier du temps. Quart de siècle fertile en rebondissements de toutes sortes, foisonnant de souvenirs attendris, rangés dans le rétroviseur que je reluque en ce moment. En quelques pages, il me sera impossible de les conjurer tous. Tout au plus pourrais-je évoquer quelques échantillons extraits de cette toile de fond grouillante d'ombres, de clairs-obscurs et de lumières...

Novembre 1957. Le 4. Journée pluvieuse et sombre, arbres dégarnis, âmes en compote. C'est un lundi, je crois, mais je ne saurais plus l'affirmer. Je presse le pas vers la colline du Parlement, vers l'Édifice de l'ouest que je me suis fait désigner du doigt deux fois la veille "pour ne pas me tromper". Ma montre d'étudiant, qui me joue parfois de vilains tours, accuse un retard de dix minutes sur l'horloge, imperturbable, de la Tour de la Paix. À l'entrée, je me bute à une jeune fille élégante et svelte. Nous nous posons simultanément la même question. "Savez-vous où se trouve le bureau de M. Daviault?" La coïncidence nous fait pouffer de rire.

Ma compagne -- Nada Stipkovic, devenue matrimonialement Nada Kerpan, et chronologiquement la toute première terminologue du Bureau -- et moi trouvons sans peine le "bureau du surintendant", niché au 3^e étage. (La Fonction publique, à l'époque, était géographiquement circonscrite par la "colline" et sa "banlieue immédiate", les rues Wellington et Sparks. L'Édifice de l'ouest abritait le Secrétariat d'État et le ministère des Pêches, curieusement appelé "Pêcheries", sans doute en l'honneur de "Fisheries". Tout ce beau monde semblait, sinon s'aimer, du moins se connaître.)

Une vaste antichambre meublée de trois secrétaires et d'un commis "précède" le bureau de M. Daviault. Pendant que les secrétaires, ravies de cette diversion, nous scrutent et nous jaugent, le commis nous accueille gentiment. "Allez vous déshabillez dans la pièce à côté et, lorsque vous serez déshabillés, M. Daviault vous recevra".

Dans la "pièce à côté", nous donnons libre cours à notre fou rire, le deuxième en dix minutes. La patère gratifiée de nos trench-coats mouillés, M. Daviault nous "reçoit", décoche en direction de ma compagne des coups d'oeil admiratifs et nous accompagne à l'autre bout du couloir pour nous présenter à M. Hector Carbonneau, chef de la Division générale à laquelle nous sommes affectés.

Pendant l'heure que nous passerons à son bureau, M. Carbonneau aura la visite de ses bons amis et collègues

M. Louis-Philippe Gagnon, surintendant adjoint, et M. Henriot Mayer, chef des Débats. L'Acadien de vieille souche que je suis, à peine dégrossi par deux années de Sorbonne, se pâme d'aise en entendant des réparties dont l'ont privé même les théâtres de la rive gauche. "Et comment se porte madame votre femme?" - "Depuis notre retour de voyage, à merveille." - "Veuillez lui présenter mes hommages." - "Soyez assuré que je n'y manquerai pas." - "Je vous en suis bien reconnaissant."

M. Carbonneau nous accompagne au rez-de-chaussée et nous présente à son adjoint, le sous-chef chargé des débutants, M. Louis Charbonneau, précurseur de "l'école", de la Division de la formation et du perfectionnement dont il sera d'ailleurs l'un des premiers moniteurs.

Avec un sens de l'humour à toute épreuve, il nous formait, il nous inculquait les "tabous courants" -- le sujet mérite un autre article -- et, miracle de l'art, le style au rebours des tabous. Nous, c'est-à-dire mes deux compères de toujours, Paul-André Légaré et Donald Cyr, Paulette Cyr, Nada précitée, Honorius Lacombe et j'en passe. Roch Blais séjourna parmi nous quelques mois avant d'être catapulté aux Débats. Quand je suis affecté à mon tour aux Débats, presque un an plus tard, André Audette, frais sorti de l'université, me remplace.

J'oubliais Valérie Sylt, diplômée de l'université de Genève, émigrée parmi nous de son Luxembourg natal.

Et qui, par moult exercices, nous a initiés à l'interprétation simultanée, Diefenbaker ayant promis aux Canadiens français les chèques bilingues et "la traduction à la Chambre". Et Diefenbaker a raflé, en 1958, la plus imposante majorité post-confédérative!

Les néophytes que nous sommes n'ont pas accès au concours d'interprétation, sauf Valérie qui s'intègre à la toute première équipe d'interprètes composée des vétérans des Débats: Raymond Robichaud, Maurice Roy, Ernest Plante, Raymond Aupy. De l'extérieur: Margo Ouimet et Anthony Martins.

La morsure de l'interprétation subsiste. Quelques années plus tard, -- après Joséphine Tessier, Noël Gates, Paulette Cyr -- mais en même temps que deux collègues et grands amis, Donat Fleury et Paul Patenaude, je rallierai l'équipe à mon tour.

Dans l'intervalle, on me laisse "faire mes preuves" aux Débats. Je forme successivement tandem avec Marie-Blanche Fontaine, Thérèse Drouin et Irène Arnould. Nos réviseurs sont Denys Goulet, Reynald Boult, Adrien Rochon.

J'ai le bonheur d'étrenner ma carrière d'interprète pendant "l'âge d'or de l'interprétation simultanée", les années 60. Les délégués n'en finissent plus de s'extasier sur notre travail, viennent nous congratuler en cabine, nous assurent que nous étions bien plus intéressants que les conférenciers! Les

compliments pleuvent si drus que nous en sommes gênés, Raymond Robichaud, devenu notre chef d'équipe, y est particulièrement sensible. Ce péché qu'on lui reprochait tant me paraît, avec le recul, bien mignon.

Fébrilement, nous préparons l'année du Centenaire et de l'Expo, que nous traversons sans encombre mais la langue bien "pendante". (Dieu! Que de boulot, que de boulot! Le fait d'y avoir survécu tient peut-être du miracle.) C'est aussi la période des missions au long cours: la Corée, les Philippines, à deux reprises, la Colombie. Sans compter le sempiternel chapelet de villes échelonnées de Halifax à Victoria.

La vie dans les valises, on finit par s'en lasser. Ma carrière bifurque (Mais non, mais non, je n'ai jamais dit qu'elle déraillait!) et s'engage dans une longue décennie de gestion dont voici, le plus cursivement possible, soit en quatre phrases, les faits saillants.

Fin 1970, premier cours de gestion organisé par le Bureau avec le concours de Pierre Laurin, sauf erreur actuel directeur général de l'École des hautes études commerciales. J'y fais la rencontre de Mmes Millner et Daoust, de Philippe LeQuellec. J'y retrouve mes bonnes amies Irène de Buisseret et Marcelle Jubinville. Puis, les affectations administratives s'égrèment au fil des années: Comités (1971), Conférences (1972), Formation (1973-1977), Chambres (1977-1979).

Mes supérieurs immédiats sont presque toujours charmants, mes collaborateurs, de commerce fort agréable (ce qui n'exclut pas nécessairement la compétence), que me manque-t-il donc? D'où vient ce sentiment de langueur, de déliquescence, cette allergie à la réunionite aigue à laquelle condamnent inéluctablement les fonctions de gestionnaire?

Le Bureau des traductions, organisme aux articulations multiples, vibrant de vie et de chaleur humaine, que j'ai porté en moi chaque jour vingt-cinq années durant, m'aidera à traverser allègrement la dernière décennie de ma carrière. Il m'a redonné mon premier grand amour professionnel: l'interprétation parlementaire. Merveilleuse palingénésie, dirait Gide. ("Paludes", je crois.) Et quand on évoque la "grisaille du quotidien" au travail, j'avoue que je ne comprends pas très bien. Mon quotidien professionnel n'est ni gris, ni grivelé, ni grisaille. Il ne l'a jamais été. C'est un kaléidoscope de couleurs et de sons, nourri dans l'auge politique d'un éventail événementiel qui n'en finit pas de mouvoir et parfois, sincèrement, d'émouvoir.